

10 - Solo

j'ai pris conscience de la mort, j'avais six ou sept ans, je crois. J'accompagnais ma grand-mère au cimetière, c'était l'été. Chaque année mes parents me confiaient à la famille. On a besoin de souffler, ils disaient. Ils s'accordaient une semaine sans les enfants et s'offraient un voyage. Parfois, ils restaient seuls à la maison pour faire des travaux. Et nous allions, mes sœurs et moi, chez nos grands-parents ou chez notre oncle. J'avais six ou sept ans, je ne sais plus, mes parents étaient partis, j'étais chez ma grand-mère paternelle, dans son village. Elle vivait seule, je m'ennuyais ferme. C'était comme si j'étais l'unique enfant du bourg. Alors je la suivais partout, c'est à dire surtout au cimetière, elle s'y rendait chaque matin pour entretenir les sépultures. Il y avait là ses propres parents, son mari, une sœur. Les morts ordinaires. Agée, ma grand-mère était ridée, voûtée, elle avançait à petits pas, répétait qu'il fallait savoir s'économiser. La mort de ses parents était dans l'ordre des choses. Encore heureux qu'ils soient morts ses parents, je pensais, en vie ils seraient hideux, gâteux, effrayants, comme mon grand-père à la fin. La tombe de mon grand-père jouxtait celle des parents de ma grand-mère. J'ai souvenir de son visage, juste avant son décès, il avait été très malade, sa fin avait été une délivrance, tout le monde l'avait dit et redit, Une délivrance, on répétait dans la famille. Il était bien mieux là qu'à souffrir comme une bête. J'avais entendu l'expression, comme une bête, c'est mon père qui parlait ainsi de son propre père. A quel genre de bête pensait-il ? Je n'osais le demander. Au cimetière, un petit peu plus bas, vers l'entrée, il y avait aussi la tante, la sœur de grand-mère, je n'avais aucun souvenir d'elle, elle m'avait pourtant tenue dans ses bras. Je contemplais son visage sur un petit médaillon et je trouvais juste qu'elle soit ici, elle aussi. Elle paraissait si vieille, si lointaine, avec son chignon, sa peau noire et blanche, ses rides d'un autre siècle. Quand on est si vieux on doit mourir, je me disais en observant ma grand-mère s'affairer, arroser les plantes en pot, arracher quelques mauvaises herbes têtues, lisser du pied les graviers. Mon regard passait au-delà de ma grand-mère, je ne la voyais qu'à peine, perdue dans mes pensées. C'est pratique la mort, je me disais, c'est une bonne chose, elle arrive lorsque l'on est trop malade, lorsque l'on souffre comme une bête, lorsque l'on devient trop affreux, avec des rides profondes, qu'on ne peut plus marcher sans gémir, qu'on devient gâteux. La mort nous sauvera, nous restituera notre dignité. Bien entendu, mes pensées n'étaient pas si précises, je n'avais pas, à l'époque, ces mots-là pour clarifier mes idées confuses sur la mort, je réinvente aujourd'hui, je me sers de mes mots d'adulte pour nommer mes sentiments d'enfant. Ma grand-mère, à un moment, s'était éloignée. Elle avait changé d'allée. Je l'avais vue se pencher sur une tombe, je m'étais approchée, elle avait sursauté, m'avait rejointe et dit qu'on y allait. Me tirant par le bras. C'est qui ? j'avais demandé. C'est qui ? Elle n'avait pas voulu répondre à ma question, on avait quitté le cimetière très vite. Seulement, j'avais été rapide, j'avais eu le temps de jeter un œil sur la sépulture, d'apercevoir un médaillon, de surprendre une photographie, un visage d'enfant au sexe indéterminé, la tête dans un bonnet de layette, un bébé, habillé en fille mais cela ne voulait rien dire, je le savais, autrefois on habillait tous les bébés en fille. C'est qui ? j'avais redemandé. Ma grand-mère était murée dans le silence, cadennassée et obstinée. Et je tremblais. Je venais de réaliser qu'un bébé pouvait mourir, et que si un bébé pouvait mourir, alors moi aussi... moi aussi qui avais six ou sept ans, je pouvais mourir à tout instant. Le bébé sur la photo, je n'ai eu de cesse de poser des questions à son sujet. On éludait, on n'entendait pas les mots que je prononçais. Un jour, j'avais alors quinze ou seize ans, ma grand-mère était morte, elle avait rejoint ce petit cimetière de campagne où personne ne venait plus arroser les plantes et veiller au bon ordonnancement des graviers, un jour, mon père agacé m'a répondu. J'ai su alors que je m'étais résignée à ne jamais savoir, alors que je reposais la question machinalement, sans plus attendre de réponse. Le bébé était le jeune frère de mon père, il était mort à dix-huit mois et mon père ne voyait pas quel intérêt je trouvais à poser cette question, c'était si vieux, personne ne se souvenait de cette histoire. Un grand silence s'était établi entre nous, je ne lui avais pas dit que je pleurais la nuit, depuis ce jour où j'avais six ou sept ans, ce jour où j'avais découvert ma fragilité, ce jour où j'avais su que la mort pouvait me prendre, à tout moment, que je pourrais moi-aussi être enterrée quelque part. Et, qu'à la différence des vieux, on ne s'occuperait de ma tombe qu'à la sauvette, en se cachant, on tairait mon histoire, on tairait ma mémoire.